

Je m'en fiche

Je m'en fiche. Complètement. En quoi l'explosion administrative d'un pays où l'on ne se connaît même plus par la littérature grise m'intéresserait-elle ? En quoi l'avenir d'un Etat qui, malgré ce qu'en disent les journalistes, n'est depuis longtemps pas plus fédéral que la Suisse n'est confédérale me préoccuperait-il ? Et en deçà de cela, en quoi le destin de l'Etat, d'une machine dont on n'a que le pire depuis qu'elle s'est imposée à la fin du Moyen-âge puis constituée sous sa forme totalitaire depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, me ferait-il frémir ?

Car enfin, faisons un simple bilan. Culturellement, la Belgique n'a jamais existé ; quant à ses cultures régionales, elles ont été assassinées, au sud par l'industrialisation et sa vanité moderniste, ainsi que par l'éradication des dialectes, au nord par la transformation des dialectes en instruments nationaux, revanchards et hideusement égocentriques ; le peu qui restait de part et d'autre, et qui était à vrai dire commun, a disparu dans la grande plaisanterie des identités linguistiques et des institutions chargées de gonfler les baudruches coq et lion à l'azote... Comme si l'on était la langue que l'on parle ou par laquelle on rédige sa feuille d'impôt !

La Belgique aura été un laboratoire, celui de toutes les apories de la modernité. Nous, Belges, n'avons désormais pour fonds moral que la logique du plus petit commun dénominateur : la consommation ; nous croyons, avec fanatisme, mais sans enthousiasme, donc sans génie et sans dégoût, à tout ce qui a fait le malheur de l'humanité : le progrès (entendez : ses signes : la bagnole, le gadget, le GSM) ; nous avons réussi à transformer la richesse que nous avons dans nos mains en une boue sans alluvion : nous avons changé le communalisme en clientélisme, la société civile en sous-traitant mafieux et surtout troqué l'humilité de la débrouille pour la honte tellement confortable de la dépendance aux organes impersonnels et déresponsabilisants. En réponse aux grands qui nous entourent, et pour mieux nous placer dans l'orbite de leur attention, c'est-à-dire de leur condescendance, nous avons opté pour le minable, le mesquin, le porte-à-faux humoristique, oubliant ainsi que nos ancêtres étaient fiers d'être petits, *dignes d'être peu* parce qu'ils n'étaient, l'étaient à l'ombre de personne ; parce qu'ils ne dépendaient de personne, ... Leur destin ne les portait pas bien loin ; mais au moins étaient-ils *libres*.

Tout ce que nous sommes aujourd'hui se résume dans nos deux principales activités économiques : l'administration et la logistique. Sous notre ciel de hangar et nos éclairages d'autoroutes, nous encodons et nous rangeons. Nous sommes en carton, en cases excell, en Mo. Notre minuscule territoire offre à la vacuité du monde un inestimable espace de transit. On parle trois langues sans avoir rien à dire. Et la cacophonie n'a aucune importance : ici, on ne fait que passer. Seul demeure le droit, notre sport national, l'unique domaine où certains d'entre nous sont autorisés à penser, voire même - chose extraordinaire - à spéculer. C'est d'ailleurs lui, notre vrai langage national ; celui qui nous emprisonne. N'ayez crainte que l'on détruise la Belgique : ceux qui l'aiment comme ceux qui la haïssent ont trop besoin d'elle pour pouvoir parler.

F. DUFOING